

GIOVANNI BONALUMI: « LE SILENCE DE LUISA »

LE TEMPS

SAMEDI 6 MAI 2000 - N° 108

Ce jeu de cache-cache avait assez duré. Il se sentait encore plus vidé, plus troublé.

Luisa, assise de l'autre côté de la table, tenait les yeux baissés sur son assiette. Pas un mot, pas un soupir: dès que Giuliano s'était mis à parler, elle s'était ramassée sur sa chaise, toute concentrée sur le peu de nourriture qu'elle avait pris. Il avait haussé le ton: n'avait-il pas reconnu ses torts, peut-être?

Elle s'était levée; ses mains tremblaient. Elle voulait dire quelque chose mais détournait brusquement le visage. Il y eut un sanglot étouffé et le coup sec de la porte qu'elle avait refermée sur elle. Giuliano, hébété, les yeux sur la table, se demandait pourquoi la colère l'avait saisi. Quelque chose s'était embrouillé dans son discours: il s'était rendu compte en parlant que les préambules nécessaires à conduire ses arguments vers une conclusion acceptable faisaient défaut.

Luisa n'était pas sottise. En gardant le silence, elle l'avait acculé à une impasse: il s'était irrité. Il réfléchissait. Le gâteau, la chemise neuve... tous les torts de son côté, vraiment: il l'avait mortifiée, elle, si prévenante. Mais était-ce vraiment le cœur du problème?

Il avait des fourmis dans les jambes et quitta la table. Il se pencha à la fenêtre: une femme, dans le jardin d'en face, surveillait un feu d'herbes sèches et de broussailles. Il repoussa brusquement les battants et eut à nouveau sous les yeux la table en désordre et, au milieu, le gâteau aux cinq bougies. Il eut envie de l'écrabouiller, de jurer, de purger la rage qu'il lui faudrait sinon laisser lentement mourir en lui. Il prit son paquet de cigarettes. Dans le couloir, on respirait mieux. Le temps d'une bouffée et une voix monta en lui: pourquoi avait-il accepté l'invitation, la veille au soir? Bon, au moment où il avait dit oui, il ne pouvait pas prévoir que la fête allait durer jusqu'à l'aube ni qu'elle tournerait comme elle avait tourné... Il s'était montré faible et bête. Il en convenait aisément et pourtant, si quelqu'un, avant la fête, lui avait dit ce qui allait se passer, il en aurait ri. Cela aussi, il fallait le prendre en compte: il ne s'en serait pas fâché, il en aurait ri.

Il ouvrit la porte de la salle à manger et s'approcha des persiennes sur la pointe des pieds. Elle avait toujours les yeux fermés. Un léger sifflement s'échappait de ses lèvres qui se gonflaient imperceptiblement et se plissaient en une moue de colère. Quand avait-il déjà vu ces signes de lassitude sur son visage? Pourquoi restait-il là, debout, à attendre? Autant parcourir quelques pages.

Son bureau donnait sur la colline. On voyait des potagers, des villas; plus loin, par-delà l'alignement des toits, la flèche d'un clocher. Dans le jardin de la voisine, le feu mourait. Il suivait des yeux la fumée que la brise poussait vers un buisson de myrte; et puis la route, où personne ne passait, à cette heure. Il tira les rideaux et s'affala sur le divan. Voilà ce qu'il lui fallait: dormir. C'était la seule chose à faire: il lui fallait se retrouver plus frais, reposé, prêt à affronter le pire au moment où

elle allait réapparaître. Il se tourna du côté du mur et ferma les yeux.

... Dans le noir, une silhouette se dessina et s'approcha, comme en flottant. Enfoncé dans l'oreiller, le visage de Luisa paraissait réduit, resserré aux pom-

mettes; ses joues étaient pâles; ses yeux, si noirs, fixaient un point sur le mur. Et soudain Giuliano reconnut l'odeur d'éther qui imprégnait la chambre. L'intervention s'était déroulée à l'aube. Personne n'avait parlé de l'enfant: une petite chose informe de cinq mois... L'issue prévisible qui ne

provoque guère qu'un sentiment de pitié... c'est tout.

Les lèvres de Luisa étaient sèches, les veines de ses tempes d'un violet fané; son corps désert, abandonné. Elle criait dans son délire: pourquoi n'était-elle pas morte, elle aussi? Elle appelait l'enfant par son nom, se dé-

battait en rejetant les couvertures...

Giuliano rouvrit les yeux. Depuis que Luisa avait perdu l'enfant, rien n'avait changé, en apparence. De bons moments avaient succédé aux autres, tout s'était enchaîné et deux ans avaient passé.

Luisa s'était résignée mais comment ne pas voir que tout avait commencé là? Après ce malheur, ils s'étaient retrouvés avec une drôle de gêne, qui contrariait leurs habitudes, qui les troublait justement dans la mesure où chacun s'appliquait à retrouver un pas, une cadence perdus.

Giuliano quitta le divan et sortit dans le couloir. Il s'était encore laissé prendre par ces idées qui ne le menaient nulle part. Il entrouvrit la porte de la salle à manger et fixa les lamelles des volets. Qu'aurait-il pu lui dire, là, à cet instant? Une fois – et pourquoi fallait-il que cela lui revienne maintenant –, Luisa lui avait tenu un drôle de discours:

– Si tu as envie d'une femme, ne t'embarrasse pas pour moi! Loin des yeux, loin du cœur...

Giuliano avait cru qu'elle plaisantait mais elle y revint. Il avait réagi comme à une offense. Elle s'était tue. C'était l'époque où elle avait toujours l'air las et irrité, quoi qu'elle fasse. Et s'il l'avait prise au mot? Il ne bougeait pas, comme engourdi tout à coup: il l'aimait, il l'avait toujours aimée... Il avait l'impression de parler à voix haute, de répondre à celui qui se tenait tapi au fond de lui-même et qu'il aurait voulu frapper pour l'empêcher de répliquer. Mais les mots finirent par s'évanouir: il céda à nouveau, exténué, désarmé. La vie ne lui avait jamais semblé si misérable, si figée, bloquée qu'elle était par l'écheveau de questions qu'il se posait.

Avant de se quitter, au petit matin, on s'était donné rendez-vous autour de quatre heures de l'après-midi dans un café, sur la colline: Giuliano y jeta un coup d'œil. Bientôt les premiers clients commencent à jouer aux boules. Il lui semblait presque les voir sous ses fenêtres: en sueur, forts en gueule, se tapant sur le dos.

Comme ses pensées filaient, maintenant! Il avait par moments l'impression de se débattre et de sombrer. En se taisant, que cachait-il à Luisa, au fond? Un caprice dû à l'alcool, deux fois rien. Il s'éloigna du rebord. Il se tairait et tout serait plus simple: il lui éviterait un chagrin inutile, non?

Ce texte est extrait du roman « Pour Luisa ».



DESSIN (ORIGINAL DE STANISLAS BOUWIER)

La vie comme à Locarno en 1956

L'écrivain subtil et discret qu'est Giovanni Bonalumi voit enfin paraître en français « Pour Luisa », récit d'une crise existentielle

GIOVANNI BONALUMI
Pour Luisa
Tract. de Danielle Benzonelli
Métropolis. coll. CH, 256 p.

Aux déclarations directes, l'auteur de *Per Luisa* préfère souvent le mode plus évasif du discours indirect. Une distance qui convient parfaitement au décalage temporel avec lequel nous parvient ce second roman de l'écrivain tessinois Giovanni Bonalumi: publié à Chiasso en 1972 et réédité à Bergame en 1995, c'est le premier titre traduit en français d'un auteur de 80 ans qui a pourtant reçu en 1954, pour son premier roman *Gli Ostaggi*, le Prix Veillon – lorsque ce dernier couronnait des œuvres de fiction tel le *Seigneur des pauvres morts* de son compatriote Felice Filippini.

Longtemps professeur de littérature italienne à l'Université de Bâle, Giovanni Bonalumi s'inscrit dans une tradition européenne de culture. Après des études à Fribourg où il découvre la littérature française et un séjour à Florence pour sa thèse sur « le Rimbaud italien » Dino Campana, il se rend à Londres dans l'espoir de traduire Eliot, puis à Milan pour y travailler à son essai sur le poète Parini. De retour à Locarno, il enseigne à l'École normale avant d'être appelé à Bâle par Walter von Wartburg, et il rencontre alors au Festival du film l'écrivain et réalisateur Mario Soldati et le cinéaste Jacques Becker, qui lui propose de devenir son assistant: des souvenirs vivaces évoqués dans un entretien de la revue *Fauxcroisés* N° 2 (diffusion Zoé), où sa traductrice l'interroge sur sa vie et son œuvre.

Per Luisa, roman intimiste à la structure traditionnelle, dessine le portrait d'un jeune intellectuel des années 50 qui s'interroge à la fois sur sa vie d'homme marié, ses amitiés, sa place dans la société et ses idées politiques. Le cadre? Une petite ville du Tessin au moment des événements de Hongrie qui jouent, quoique amortis, un rôle non négligeable dans le récit par les discussions qu'ils suscitent chez les collègues engagés à gauche de Giuliano. Si le temps ajoute aujourd'hui au décalage de *Pour Luisa*, ce dernier tient aussi à l'art de son auteur de peindre un monde en demi-teinte où les personnages, pris dans l'ordinaire d'une vie sans éclat, taisent souvent leurs (res)sentiments. Tout ce qui vient troubler la surface lisse de la narration – l'accident de Sergio, le suicide de Dino, le départ d'Adriana – est rapporté presque incidemment. Le si-

lence constitue le refuge familial d'un narrateur « réticent à affronter l'obstacle, cette zone minée », et qui fuit son malaise en se laissant glisser dans le sommeil ou la rêverie, comme il se laisse couler dans l'eau régénératrice d'une cascade lors d'une excursion entre amis.

Au début du récit, le couple formé par Giuliano et Luisa est menacé par l'enlèvement dans la routine et le chagrin d'avoir perdu un enfant. Moment de crise, mais feutrée, qu'on retrouvera un an plus tard en hiver quand « la vie semble suspendue à un fil... Tout se figeait dans ce silence ». Étroitement entrelacés, la tragédie personnelle et la perte des illusions sont évoquées avec une grande économie de moyens, qui signe la manière discrète et subtile de Giovanni Bonalumi.

Isabelle Martin